

Est-ce que tu es là ?

A l'aéroport, assise sur une chaise d'une lignée de chaises en métal, elle interroge chaque neurone de son cerveau si elle *part*, si elle *doit* partir, si elle *veut* partir, si elle *peut* partir. Pouvoir, ce mot, une réalité de jeunesse... elle peut, elle pouvait ?

Maintenant, 21 ans plus tard, dans un aéroport de province, très tôt le matin, cette réalité a changé. Elle regarde une famille assise à côté d'elle, deux enfants et un bébé, les parents, une tante. Parlant une langue familière. Sa langue maternelle. Paternelle aussi. Ses parents sont... étaient de même langue, de même culture que cette famille. Impossible de faire plus simple pour grandir. Jusqu'à ses dix ans, tout le monde parlait la même langue, avait les mêmes fêtes, les mêmes habits, mêmes jouets chez ses amis que chez elle ; une autre langue, une autre culture, une autre façon de manger, de s'habiller auraient été étranges, étrangères. Ça n'existait pas. Enfermés dans un espace limité par des frontières. Des frontières qu'on ne pouvait franchir sans effacer son identité. Aujourd'hui, à côté de cette famille, dans l'aéroport, elle a l'impression d'entendre pourtant une langue étrangère. Certes, elle a passé la moitié de sa vie dans une autre langue, depuis qu'elle a *pu*. Oui, il y a 21 ans, elle a pu partir. Partir, c'était facile. Maintenant elle rumine le pour et le contre pour partir. Fuir ? Revenir ? Venir ? Aller ? Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ? Et là, d'un coup, elle a l'impression qu'elle n'est jamais partie il y a 21 ans. *Je ne suis ni venu ni parti*. Comme écrivait un poète de son pays. Ni venue ni partie ? Est-ce que c'est ça ? Elle n'est jamais partie ? Peut-être était-ce une illusion son départ, cette vie qu'elle s'est construite ici, dans ce pays où parfois elle entend sa langue maternelle-paternelle ? Surtout dans un aéroport pour la destination qu'elle prend aussi, comme cette famille, contente de *rentrer*. Parce que cette famille rentre. *Ça en a tout l'air*. Ah, cette expression ! Pourquoi l'utilise-t-elle ? Parce que l'air a tout à voir dans cette situation, dans cette matinée où elle décide de rentrer, de partir, de venir, d'aller, de revenir... Elle a du mal à respirer... l'air lui manque littéralement. *Rentrer* veut dire qu'elle va *chez elle*. Ça veut dire ça, non, *rentrer* ? Mais elle n'a jamais été chez elle là-bas où elle est née, la famille lui a toujours signifié qu'elle n'était pas chez elle. Arriver au *milieu* ce n'est pas une bonne idée... au milieu de quoi ? Au milieu de tout, d'une famille, d'un endroit, d'un couple. Entre son frère et sa sœur, entre sa mère et sa sœur, entre son père et sa sœur, entre son père et sa mère. Mais maintenant son père n'est plus, sa mère tient à un fil... d'air. Il n'y a plus tellement de place entre son père et sa mère. Un vide. De

l'air. Pourquoi s'est-elle trouvée toujours *au milieu* ? Pourtant elle n'a jamais été au centre. Une autre illusion ? En tout cas maintenant qu'elle pèse le pour ou le contre pour monter dans l'avion qui vient d'être annoncé, elle se rappelle que son frère lui a demandé quand est-ce qu'elle *rentrait*, mais *rentrait* « pour de bon » ... Parce que personne ne l'a prise au sérieux ? Parce qu'ils croyaient qu'elle *partait* pour un temps... pour *revenir*, *rentrer* ? Pourquoi, après 21 ans, une famille qu'elle a construite dans un autre pays, un emploi, une vie... les siens croient (espèrent ? Et pourquoi espéreraient-ils ?) que c'est juste une période de sa vie à l'étranger ? *Rentrer* n'est pas le bon mot. Il signifie avoir été dedans. *Revenir*, non plus. Car *revenir* signifie se diriger vers le point d'où elle est partie, mais si elle n'est jamais partie, comme elle le croit maintenant, dans cette salle d'aéroport, alors elle ne peut pas *revenir*. Elle ne pouvait pas vraiment partir car, peut-être, elle n'a jamais *annoncé* son départ... définitif ? *Provisoirement définitif* ? *Ou définitivement provisoire* ? Pas de de départ., donc. Il y a 21 ans. Car impossible de le dire, du dire ? Et maintenant ? Maintenant il faut aller, monter dans l'avion. Mais justement c'est là, la question. Pourquoi une obligation ? Pourquoi ce « il faut », arrivé de nulle part ? Une obligation alors de fille de sa mère ce « il faut » ? On annonce son vol. Les voyageurs commencent à se mettre en queue pour embarquer. Elle a un billet prioritaire, elle devrait se mettre en queue aussi. Mais elle part ? Après tout, avec un billet, on est au moins un *voyageur*. C'était peut-être justement ça, pour elle, aujourd'hui, un voyage, un déplacement, un moment où on déplace quelque chose. Peut-être un point de vue. Point de vue, comme les endroits créés à cet effet au bord d'une route. Pour voir. Sa mère l'attend, sa sœur lui a confirmé ça, hier. L'attend pour lui dire quelque chose. Qu'est-ce que sa mère peut encore lui dire, quand elle ne peut plus parler ? Quand elle tient à un fil de vie ? Alors prendre cet avion n'est pas *fuir*, au contraire, c'est *aller vers*. C'est ça, c'est justement ça, ce n'est pas fuir, rentrer, partir, ni même aller, mais *aller vers*. Aller vers quoi ? La famille qui est assise à côté d'elle, commence à ranger ses affaires pour aller vers l'embarquement. La mère et la tante ont acheté des friandises pour les enfants, friandises... ce mot qui veut définir une chose *délicate* à manger. Délicat, ce mot, elle l'aime bien. Mais son père l'utilisait pour exprimer le mépris pour sa femme qui était « délicate » ; un défaut, aucunement une qualité, car souvent malade ou essayant de l'être. Une façon d'exister. Et pourtant qu'est-ce que c'est beau, la délicatesse ! Elle trouve que c'est la plus pure des beautés, la délicatesse des choses. Pourquoi utiliser une si pure beauté pour exprimer une si laide inclinaison humaine pour le mépris ? Au moins les enfants sont contents, les enfants à côté d'elle, qui rangent les friandises dans leurs sacs à dos. Une délicatesse à porter sur leur dos. Elle, comment porte-telle la délicatesse sur son dos ? Elle est délicate, elle ? Mais vraiment délicate, pas malade ? Elle est « drôle, belle, intelligente, adorable, mignonne, sensible, jolie, parfaite, fine, touchante, charmante, splendide, géniale, émouvante, gentille, tendre, rigolote, vive, inventive, à croquer, désirable, merveilleuse » ... Une

kyrielle d'adjectifs flatteurs, que son premier petit ami lui avait écrit sur le dos d'une carte postale, lui vient à l'esprit, comme pour confirmer sa délicatesse... Tiens ! Dans cette liste, « gentille » apparaît. Gentille... un mot qu'elle apprécie moins. Mais délicate, non, ce mot n'est pas dans cette liste. Pourquoi la délicatesse n'y est pas comme adjectif *flatteur* ? Et plus que flatteur, essentiel ? Non, la délicatesse est une faiblesse...

Sa délicatesse à elle, c'est resté assise sur une chaise métallique à regarder les gens se presser vers leur destination. La délicatesse est sa destination. Ça doit être ça. Puisque c'est tellement ardu d'y arriver. Là, tout de suite, elle voudrait qu'on prenne soin d'elle, avec délicatesse, sans lui poser trop de questions. Son corps commence à s'engourdir. Il a besoin d'être soigné. Elle a le vertige, la nausée.

Là, elle a besoin de quelqu'un qui prenne soin d'elle. Prendre soin d'elle. Elle ne peut plus prendre soin d'elle. Elle l'a fait comme elle a pu pendant toute sa vie, à peine arrivée dans ce monde. A peine arrivée dans ce monde, sa mère l'a laissée seule avec son frère de 3 ans son aîné pour aller travailler. Son mari rentrait du travail 2 heures plus tard, lui. Et pendant ce temps, elle et son frère dormaient... C'était le soir. Ils dormaient. Ils dormaient ? Ils dormaient. Sa mère en était convaincue. Car avant sa naissance à elle, son frère n'arrivait pas à s'endormir. Sa mère se donnait du mal à l'endormir et ensuite partait à pas de loup, ou de louve si on préfère - mais quelle louve abandonne son petit ? - vers l'entrée de l'appartement pour enfiler son manteau et aller au travail, mais son fils apparaissait derrière elle, inquiet. Sa mère partait ? Allait-elle disparaître ? Pour toujours ? Retour dans la chambre à remettre son enfant au lit... Mais elle est arrivée. La solution, le doudou. Elle sera le doudou à l'inquiétude de son frère. Et ça ne devait plus changer, car son frère s'est apaisé, en tout cas il n'allait plus voir si sa mère partait ou pas. Qu'est-ce qu'elle était fière, elle quand sa mère lui racontait cette histoire, des années plus tard. ! Elle était indispensable dès sa naissance. Ou au moins utile. Plus tard, elle n'était plus un doudou, mais une petite maman pour sa sœur arrivée une année plus tard. Elle avait une mission autre. Plus celle d'apaiser, mais de protéger. A 4 ans elle a commencé aller à l'école maternelle. Une année plus tard que la plupart des enfants. Pour pouvoir être avec sa sœur, aller ensemble à l'école, la protéger si les autres enfants embêtaient sa sœur. Bon, la petite enfance est passée. Plus grande, elle a commencé à s'occuper d'elle-même. Comment ? Elle ne comprend pas trop. C'est flou. Mais elle pense que le rôle qu'elle a eu pour son frère et sa sœur l'a aidée à se faire un peu de bien toute seule. A découvrir les livres, les histoires, les mathématiques, à jouer avec des amis, de vrais amis qu'elle a gardé depuis, qui sont quelque part, ci et là. Ça, c'était bien. Le bonheur sur terre, ses amis. Les enfants qui se dirigent vers la queue pour monter dans l'avion sont-ils heureux ? Ont-ils des amis ? Les parents semblent en tout cas bienveillants. Quel beau mot, bienveillant, bienveillance. Veiller avec du bien sur les

autres. Bienveillance, la réaction de l'amour. Elle, est-ce qu'elle est bienveillante ? Elle n'est pas sûre. Elle est... *efficace*. Le monde a besoin des gens efficaces. Depuis toujours. Aujourd'hui on dirait que c'est la base pour exister. Bienveillance, délicatesse, amour, on ne sait plus trop ce que c'est, on croit même de plus en plus qu'on n'en a plus besoin. Mais l'efficacité, c'est ce qu'il faut, non ? Alors, elle est *comme il faut*. C'est peut-être pour ça qu'on l'apprécie à son travail. Il n'est pas trop question de délicatesse, bienveillance, non, elle est efficace... enfin depuis quand ? Depuis quand sa patience, sa bienveillance que les jeunes en galère appréciaient tant chez elle, ont disparu ? Avec l'arrêt des cours de langue qu'elle leur donnait ? Sa bienveillance a disparu ? La bienveillance a disparu avec la saisie comptable, les achats de matériel de bureau et les contrats de travail à faire ? La bienveillance s'est cachée dans le virement des salaires ? Elle tourne en rond dans sa tête, il n'y a presque plus de queue pour embarquer. Urgence, sa mère se meurt. Elle sera là, à son chevet dans quelques heures pour répondre à la phrase qu'elle lui a dite entre deux respirations difficiles *Je ne sais pas quoi faire...* Un appel à l'aide de sa mère à sa fille. Sa fille ! Quelle est la réponse à cette demande ? *Qu'est-ce qu'on peut faire ?* Qu'est-ce qu'on peut faire avant de mourir ? Avant le grand voyage ? Mais là, faire déjà ce petit voyage, c'est le premier pas. Tout petit. 3 heures. Sans escale. Direct. Aller. Sans retour. Enfin, pas encore pris de retour. Normal, on part déjà quelque part. Les Chinois ont raison de vendre que des billets aller. Quelle idée de vendre des allers-retours ! Quel sens peut-il avoir de partir quelque part au pluriel ? Quelques parts ? Parts de monde, parts de gâteaux qui tombent de la poche de la petite qui était assise à côté d'elle il y a quelques minutes avec sa grande sœur, son petit frère, sa mère, son père, sa tante. Sa mère les ramasse sans la gronder. Ouf, ça doit être une bonne mère ! Alors ses parts ? Ah oui, elle part dans son petit voyage répondre à la question de sa mère. Qu'est-ce qu'on peut faire avant de partir dans le grand voyage ? Faire sa valise ? Qu'est-ce qu'on ramène dans une valise quand on part juste avec un billet aller ? Pour un voyage dont, pour sûr, on ne revient plus. Déjà, on ne sait pas où on part. Alors la valise. On prend une petite ou une grande valise ? Peut-être une grande ? Car c'est le grand voyage. Eternel. Non, une valise à la taille de la vie qu'on a vécue. C'est plus raisonnable. Qu'est-ce que cela peut faire la raison dans ce voyage ? Quelle vie, sa mère a-t-elle vécue ? Dans cette valise, qu'est-ce qu'elle peut y mettre ? Oh, comme elle a besoin de pleurer, un besoin, étrangement, pas une envie. Besoin de quelqu'un. Retour à la valise. Sa valise à elle est remplie de futilités nécessaires, habits chauds (c'est l'hiver), brosse à dents, chaussures, deux paquets de mouchoirs (toujours), un livre (à quoi bon ? elle ne le lira pas), la brosse à cheveux, quelques élastiques à cheveux (depuis quand elle ne détache plus ses cheveux ?), un parapluie (inutile mais toujours nécessaire d'après sa mère), deux pommes (toujours à anticiper de ne pas trouver un magasin ouvert, tiens, ça, c'est prendre soin d'elle, la nourriture, c'est vital, surtout quand on en manquait enfant, on y pense sans cesse), une tablette de

chocolat (elle n'arrive pas à s'en passer depuis 3 ans, depuis qu'elle est de plus en plus anxieuse, quelle idée ! ça la rend encore plus anxieuse !), un miroir (à quoi bon ? elle ne se regarde presque jamais dedans, même si, son premier petit ami lui a dit que c'était dommage de ne pas le faire car elle *ratait* un beau spectacle. Combien de choses a-t-elle raté jusqu'à maintenant ?) ... Elle a fait le tour de sa valise... mais elle ne sait toujours pas ce qu'elle pourrait conseiller à sa mère de mettre dans sa valise. Déjà, les futilités, les oublier. On peut commencer avec les petites choses, se dit-elle. Car une fois, elle se rappelle, elle avait écrit dans un cahier *Les petites choses, les aimer*. Ça fait la vie plus légère, les petites choses. Quels étaient les petits bonheurs de sa mère ?

Un verre de lait sucré au miel pour oublier la mort de sa mère à sa naissance.

Une chanson d'amour.

Un poème écrit par son amoureux quand elle était ado.

Des fleurs qui poussent dans les champs.

Un ciel bleu pour s'abriter.

Une vache pour la bienveillance de son regard.

Un chapeau à fleurs.

Une balançoire pour apaiser l'orage d'été.

Une carte postale venue d'un ailleurs.

Un mot dans une langue étrangère.

Un rêve nocturne pour retrouver le matin.

Un oiseau qui chante une chanson qu'on croit connaître.

Un sourire qui fait du bien.

Un collier de perles en toc, mais qui rend heureuse et jolie.

Les matins qui sentaient les gâteaux sortis du four.

Le rebord de la fenêtre de la cuisine avec les miettes de pain pour les pigeons.

Le miaulement du chat.

Le coup de fil qui fait courir pour répondre au plus vite.

Un film au cinéma et une glace ensuite.

Les premiers flocons.

L'arc en ciel qui enchante le regard.

Le printemps, pour les fleurs.

Les couleurs pastel, pour les habits qui égayent.

Une place à une pièce de théâtre pour se souvenir de sa jeunesse.

Une chanson chantée avec le sourire jusqu'aux oreilles.

Les petites choses, elle s'en rend compte, arrivent sans arrêt dans son esprit. La vie de sa mère avec autant de petites choses, belles ! Mais elle veut lui mettre dans la valise quelques rêves que sa mère n'a pas pu réaliser. Faire du vélo, par exemple. Elle se rappelle la voix de sa mère, pleine de déception et beaucoup de regret, de ne jamais avoir fait du vélo... Alors, mettre dans la valise cette balade à vélo qu'elle a toujours voulu faire avec sa mère. Là, ça commence à être ardu, car les petites choses, c'est bien. Mais il y a quelque chose qui a manqué cruellement, à sa mère. Elle peut trouver ce dont elle a manqué ? Sa mère partira légère. Mais là, elle ne se sent vraiment pas bien... l'embarquement est fini. Elle a besoin qu'on prenne soin d'elle. Comment embarquer ? Elle se sent clouée à la chaise depuis plus d'une heure. Elle ne sent plus son corps. Maintenant dans l'air, juste une idée d'elle. Elle veut devenir concrète. Comme tout le monde autour d'elle... Elle se dirige vers le comptoir d'enregistrement, la dernière. L'hôtesse d'accueil est soulagée de la voir. *Vous êtes là !* Elle semble vraiment contente de la voir. Etrangement c'est la première fois depuis qu'elle voyage qu'une personne soit aussi contente de la voir. Elle existe. Elle devient concrète. Vite ! trouver quelque chose pour disparaître. Elle ne peut pas quand même exister ! Non ? La famille, qu'elle a regardée depuis son arrivée à l'aéroport, vient de passer derrière la vitre et tire les valises. Elle fait quoi maintenant avec sa petite valise ? *Vous voyager seule ? On vous attendait ! On l'attendait ! On la voit, on lui sourit, on l'attend. On l'attend pour qu'elle monte dans l'avion. Je ne me sens pas bien... Je ne crois pas pouvoir monter dans l'avion.* Déception sur le visage de l'hôtesse. *Vous êtes sûre ? Asseyez-vous sur la chaise. Vous avez deux minutes pour vous décider.* Elle s'assoit en se disant qu'elle doit vraiment prendre soin d'elle. Il n'y a plus personne. Elle, c'est tout. Elle avec son vide, sa colère transformée en tristesse parce qu'elle sait qu'elle ne pourra pas finaliser la valise de sa mère, il lui manque ce qui fait que la vie soit douce, délicate comme les friandises, bienveillante comme une mère. La chose qu'elle a eu tant de mal à nommer toute sa vie. Elle ne l'a pas. Elle ne peut pas faire ce voyage. Comment partira sa mère avec sa valise ? *Madame, vous pouvez monter ? Ou vous refusez ce voyage ?* Ah, elle existe toujours dans cet aéroport ! Elle refuse le voyage. Elle refuse le voyage ? Elle a ce choix, ce pouvoir ? Ce droit ? On peut refuser des choses ? On peut dire non ? C'est là que son voyage s'arrête ? *On appelle les pompiers ?* Elle dit oui, les pompiers. Les pompiers, c'est bien. De l'aéroport, elle atterrit à l'hôpital. Là, elle se sent bien, elle se sent en sécurité. On prend soin d'elle, on la prend au sérieux. On lui fait plein d'examens.

On prend soin d'elle. Sa mère est morte.